



Programme « Les fleuves dessinent des mondes + A contre-courant »

Note critique par Jean-François Marquet

Les fleuves dessinent des mondes, Yann Pierre, 2018, Filmo, 23 min

Lent comme le Mississippi, lourd comme le Danube et parfois aride comme le Nil : la Loire. Décor naturel et même surnaturel dans lequel grandissent deux enfants que la vie a abandonnés aux rives du fleuve. Deux gamins qui s’amusent à survivre en cuisant des poissons blancs pris dans leur nasse, en taillant un arc, en barbotant pas loin d’une barcasse échouée, en s’abritant sous une cabane de fortune au pied d’un arbre aux allures de palétuvier géant, en volant une canne à un pêcheur endormi, dernier spécimen humain que croiseront ces deux jeunes Robinson. Assez solaire, ce film, aux accents de survivalisme sans cataclysme, se termine par un départ à bord d’une plate fraîchement calfatée. Deux enfants au fil de l’eau.

A contre-courant, François Guillement, 2019, Beppie films, Girelle productions, 52 min

Ce documentaire commence par un départ et toujours sur la Loire. Une Loire hivernale donc pas franchement touristique et sur laquelle peu de bateaux se hasardent. *A contre-courant* est un film autant qu’une option philosophique. Celle du personnage principal, Anthony, qui a décidé de remonter le fleuve, d’Ancenis à Nevers, en espérant que les vents qui pousseront sa voile carrée seront plus forts que les courants qui descendent vers l’aval. Une sorte de folie personnelle gentiment partagée par sa femme, qui le prévient tout de même qu’elle préfère la vie de couple à celle d’épouse de marinier solitaire. Et pourtant il embarque avec la chienne Nina, de la race d’un Milou d’eau douce.

Le couple tiendra-t-il ? Le bateau parviendra-t-il à bon port ? Bien sûr, on se pose ces questions dès le début de cette aventure burlesque et minuscule, véritable anti-Vendée-Globe. Mais rapidement on se dit que ce ne sont pas les bonnes questions et que les éléments naturels comme la psychologie du personnage nous apporteront les bonnes réponses. Dès le lendemain du départ de la Janjan, le bateau frotte sur un banc de sable. En waders (cuissardes), Anthony, de l’eau jusqu’à la taille, tracte son bateau à coque d’acier surmonté d’une cabane. Les emmerdements tant espérés commencent et nous font rire. Tout au long du film, cette veine comique sera présente, mais jamais on ne rira du projet du personnage. Il nous dépasse tellement qu’on ne peut s’empêcher d’avoir, non pas de la compassion dans les moments difficiles mais de la tendresse. Cet homme tente ce que chacun

voudrait réaliser : aller à contre-courant. Evidemment, ça nous prend tous, de temps en temps, de vouloir nous opposer aux éléments, aux choses du quotidien, aux autres, au temps, aux emmerdements... mais, dans l'eau froide jusqu'à la taille, un cordage sur l'épaule et le chien qui aboie à bord ; nous sommes peu à l'avoir éprouvé. Notre identification à ce projet, à l'entêtement du personnage s'opère au chaud et rend humble. D'ailleurs chacune des étapes où il retrouve sa femme et son fils est aussi rassurante pour lui que pour nous. Chaque bivouac est une pause pour tout le monde. Les personnes qui suivent son expédition sur les réseaux sociaux, qui l'accueillent sur les rives du fleuve, qui l'encouragent et qui l'aident à passer sous les ponts où le courant forçit, en dit long sur l'enthousiasme et l'adhésion que l'aventure suscite. Ils sont autant de personnages secondaires auxquels les spectateurs s'identifient.

Pour le cinéaste, le film était aussi une gageure. En suivant cet Ulysse, cet Aguirre ligérien, il nous raconte l'obstination de son propre projet. Partir en hiver, en se passant des brumes tièdes des aubes tranquilles, des ciels incendiés de soleil au couchant, du vert des feuilles qui accessoirement indiquent la puissance du vent, il ne pouvait raconter les éléments qu'à travers les manœuvres et les humeurs d'Anthony. Bref, Si ce film est beau ce n'est pas par un souci artificiel d'esthétisme.



LA PLATEFORME

PÔLE CINÉMA AUDIOVISUEL DES PAYS DE LA LOIRE